



Le dernier veilleur du vieux Caire, de Michael David Lukas

(Mercure de France)

Chronique de Tobie Nathan

Les meilleures histoires sortent des vieux grimoires. Le passé finit toujours par sourdre des interstices des vieilles pierres. Je vais vous parler d'un roman et d'une très vieille synagogue que j'ai connue enfant : la synagogue Ben Ezra du vieux Caire, en Égypte.

Plus vieille synagogue d'Égypte, récemment réhabilitée et transformée en monument historique, faute de réunir miniane pour l'office, elle ramène aujourd'hui quelques devises à une Égypte asphyxiée. Elle renfermait l'un des trésors archéologiques les plus extraordinaires mis au jour au XIX^{ème} siècle — trésor qui s'est révélé comparable par son intérêt historique aux rouleaux de la mer Morte. C'est en effet à la fin du XIX^{ème} siècle qu'un érudit, Solomon Schechter, par ailleurs rabbin et figure importante du judaïsme massorti, guidé par deux aventurières écossaises, chasseuses d'antiquités, Agnès Smith Lewis et Margaret Dunlop Gibson, deux sœurs jumelles, inventorie le contenu de sa genizah. Genizah célèbre s'il en est puisqu'elle est devenue pour le grand public, la seule, celle qu'on appelle « la genizah du Caire ».

Dans une Genizah, qu'on pourrait appeler « mansarde sacrée », où l'on met à l'abri les vieux textes qu'on ne peut jeter ni détruire puisqu'ils contiennent le nom de Dieu, on trouve toutes sortes d'écrits : des documents juridiques, contrats de mariage, divorce, testaments, reconnaissance de dette, des correspondances, mais aussi de vieux livres. Celle de la synagogue Ben Ezra n'avait pas été vidée depuis 1000 ans — on racontait qu'elle était gardée par un serpent ; en vérité c'était surtout par la poussière. On évalue le nombre de documents exhumés à près de 300 000 parmi lesquels des bijoux comme des lettres autographes du Rambam, le contrat de mariage de son fils, Avraham ben Maïmon, un rouleau de la torah écrit sur une peau de gazelle datant de 457 av. J.-C., des amulettes par centaines et le manuscrit, en hébreu du Siracide, qu'on appelle dans la vulgate chrétienne L'ecclésiastique. C'est dire si dans cette profusion de documents il y avait matière romanesque !

Le récit de la découverte de cette genizah par les deux sœurs jumelles se trouve au cœur du roman intitulé *Le dernier veilleur du vieux Caire*, publié en 2018 à New York et tout récemment traduit en français par le Mercure de France. L'auteur, un jeune universitaire qui enseigne la littérature à Berkeley, Michael David Lukas est manifestement passionné par le Moyen-Orient. Durant son cursus, il a étudié en Turquie, en Égypte et à Tel-Aviv. Son premier roman, *The Oracle of Stamboul*, « L'oracle d'Istanbul » racontant

l'influence d'une fillette de 8 ans sur les décisions du sultan de Turquie a rencontré un grand succès dans les pays anglophones.

Dans son dernier roman, le récit est porté par un narrateur, Joseph, derrière lequel on devine certains traits de l'auteur. Lui aussi étudie la littérature à Berkeley et fait de longs séjours en Égypte pour parfaire son arabe. Il est fils d'une relation brève entre une mère juive et un père égyptien, musulman. Un jour, le jeune homme reçoit un mystérieux colis contenant un manuscrit antique. Dernier cadeau de son père récemment décédé, le fragment de vieille écriture le fascine, l'emportant dans une recherche quasi hypnotique de la famille de son père. Parti en Égypte, il découvre que son ancêtre, Ali, de mille ans plus âgé que lui, avait été le premier gardien de nuit de la synagogue Ben Ezra. Et cet Ali avait surpris le secret de cette synagogue qui aurait abrité, dès sa création, le rouleau du livre d'Ezra, écrit de la main-même d'Ezra — un livre qui aurait possédé des vertus magiques, capable par exemple de déclencher l'amour à distance.

Le thème est original, le livre est bien documenté, notamment sur les deux jumelles écossaises et leur relation à Solomon Schechter, sa construction est complexe et intéressante, forçant le lecteur à une gymnastique mentale entre trois époques : le Xème siècle de la fondation de la synagogue, le XIXème de la découverte de la genizah et le XXIème du narrateur. Mais... car il y a un mais... Est-ce la façon américaine moderne de concevoir le récit romanesque, sérieuse, mais mécanique, quasi journalistique ou le souci du politiquement correct qui perce à chaque page ? Le fait est qu'on n'éprouve pas grand chose à sa lecture. On devine les partis pris de l'auteur, ses « ficelles » : un zeste de lutte contre le communautarisme juif (le héros est un métis juif-arabe), un zeste de lutte contre la discrimination des minorités sexuelles (le narrateur est gay et s'offre une aventure sexuelle durant son séjour au Caire), un zeste de refus de la moindre allégeance sioniste (il n'est nulle part fait mention de la communauté juive du Caire, expulsée jusqu'à son dernier membre comme si cette synagogue n'avait jamais été qu'un monument historique et non pas le lieu d'assemblée d'une communauté prospère)... dommage!

À lire tout de même, malgré l'effort trop visible de l'auteur pour se présenter en humaniste moderne et accompli ; à lire pour l'érudition et la complexité de la construction.